
INTRODUCTION :

« RELATIVISMES :

RAISON GARDER »

Il y a un an, *La Pensée* publiait un dossier « Sciences sociales contre relativisme » (n° 408) au sujet duquel la rédaction a reçu une quantité inhabituelle de courrier, surtout de la part de chercheurs en sciences sociales. Pourquoi autant de messages disant en substance « Merci, cela fait du bien, on n’osait plus le dire » ?

Parce que ce dossier se démarquait de deux tendances en cours, qui se complaisent à désigner toute dissonance comme appartenant au « camp » d’en face. D’un côté, des collègues qui se rangent derrière les discours ministériels contre les sciences sociales, pour assigner en bloc l’ensemble de la production de ces dernières aux cas extrêmes qu’ils mettent au pinacle. En les suivant, toute objectivation des dominations (et de l’exploitation que les deux camps oublient de façon symptomatique) ne serait qu’atteinte à des valeurs des classes dominantes qu’ils tentent de faire passer pour universelles.

De l’autre côté, de réelles tentations relativistes existent chez certains collègues qui limitent les objectifs de recherche à relayer les points de vue des acteurs, ou les volontés de reconnaissance identitaire de groupes victimes : ce faisant, ils se désintéressent des réalités du monde objectif qui trament les rapports symboliques ou bien ils ne retiennent que les effets des représentations sur le réel. Et certains contestent que ce dernier puisse être intelligible par un discours scientifique faisant accord : ils érigent les paradigmes en convictions, ou considèrent que le chercheur étant impliqué, il ne peut tenir qu’un point de vue parmi d’autres, réduit à sa position sociale, et se voit donc interdit d’étudier des injustices dont il n’est pas lui-même victime.

Notre dossier regroupait des articles rompant avec cette dichotomie, mobilisant une variété d’orientations rationalistes, il invitait au débat dans les sciences sociales pour sortir de l’impasse. Alain Cambier interpellait les philosophes sur le caractère auto-réfutant de la « postvérité ». Bernard Lahire invitait les sciences sociales à faire preuve d’ambition, à sortir

du relativisme paralysant du nominalisme et du postulat de l'irréductibilité théorique: il esquissait un programme de travail pour réaliser des synthèses et dégager les lois sous-jacentes qui régissent la diversité des sociétés. Gérard Mauger argumentait l'utilité d'articuler Marx et Bourdieu, pour prendre en compte la réalité objective des classes sociales, qui ne sont pas seulement des « constructions symboliques » même si ces dernières influent sur les perceptions des classes objectives. Sur les questions éducatives, Stéphane Bonnéry mettait en garde contre les tentations relativistes: les scolarités sont tramées par des réalités économiques et sociales quoi qu'en perçoivent les acteurs; les difficultés scolaires, si elles sont « construites », ne sont pas que des représentations. Francisco Erice éclairait les évolutions de l'historiographie dans « les Suds », et leurs travers dans les courants postmodernistes (indigènes, féministes et écologistes radicaux) qui s'opposent à la raison. Enfin, nous traduisions deux articles de Touré F. Reed sur les impasses des approches focalisées sur la race dans les mouvements afro-états-uniens, qui opacifient les rapports entre classes sociales.

Suite à cette publication, nous avons reçu non seulement des messages de satisfaction et de soutien, mais aussi des propositions d'articles, des suggestions de republier ou de traduire tel autre texte. Voici donc un dossier qui fait suite au premier, mais pas seulement. Il participe d'une volonté de reconstituer un milieu rationaliste qui débatait d'arguments scientifiques pour comprendre les sociétés, dans la relation entre leurs dimensions objectives et symboliques, au-delà de l'activisme pour la reconnaissance d'affirmations identitaires.

L'article d'Eric Hobsbawm que nous republions constitue le texte d'une conférence prononcée dans un congrès d'historiens en 2004. Il pointe les dangers d'un « anti-universalisme » tournant le dos à la connaissance rationnelle de ce qui s'est passé pour ne retenir que la « signification » qu'en ont gardé des groupes identitaires particuliers. Il appelle à « reconstruire le front de la raison » avec tous les rationalistes, parmi lesquels ceux qui comme lui se réfèrent à Marx.

Christophe Darmangeat interroge la tendance, en anthropologie sociale notamment, au refus d'envisager des évolutions dans les sociétés comme de tenter d'identifier des tendances. L'auteur décortique les arguments relativistes (l'effet du hasard dans les changements notamment) pour les critiquer quant à leurs implications scientifiques et politiques.

Loïc Wacquant analyse les prêts-à-penser conceptuels que constituent les effets de mode pour des catégories d'analyse, qui s'avèrent être des vrais-faux concepts. Ainsi, « l'underclass » relève du relativisme des approches décrétant un capitalisme « post-matérialiste ». L'auteur montre que les problématiques « clés en mains » sont contre-productives pour la science, et propose des critères pour élaborer des concepts heuristiques.

Romain Pudal revient sur le « tournant pragmatique » autoproclamé, et sur ses inclinations relativistes, quand est rejetée toute étude des régularités qui découlent des contraintes exercées par le passé sur les êtres sociaux comme sur les sociétés, au nom du postulat de l'incertitude et la réversibilité absolue de ce qui advient.

Enfin, Hervé Adami revient sur la question de la norme langagière, qui ne se limite pas à l'imposition d'un arbitraire social et culturel. Il rappelle (avec Bourdieu, contre certaines lectures de celui-ci) que la maîtrise de la norme langagière permet des possibles

plus nombreux et plus puissants tant sur le plan de la communication que du pouvoir de penser des situations.

Nous regrettons que deux articles envisagés par des chercheuses n'aient pas pu être livrés dans les temps, et nous espérons pouvoir les publier ultérieurement, avec d'autres qui ne manqueront pas de venir pour alimenter ce débat scientifique.■

La Pensée